

Cahiers du Genre

n° 29 - 2000

Variations sur le corps

Coordonné par Pascale Molinier
et Marie Grenier-Pezé

Directrice de publication

Jacqueline Heinen

Secrétaire de rédaction

Ghislaine Vergnaud

Comité de rédaction

Madeleine Akrich, Béatrice Appay, Danielle Chabaud-Rychter,
Pierre Cours-Salies, Dominique Fougeyrollas-Schwebel,
Helena Hirata, Danièle Kergoat, Bruno Lautier,
Hélène Le Doaré, Christian Léomant, Pascale Molinier,
Marie Grenier-Pezé, Catherine Quiminal, Annie Thébaud-Mony,
Pierre Tripier, Philippe Zarifian.

Comité de parrainage

Christian Baudelot, Alain Bihr, Pierre Bourdieu, Françoise Collin,
Christophe Dejours, Annie Fouquet, Geneviève Fraisse,
Maurice Godelier, Monique Haicault, Françoise Héritier,
Jean-Claude Kaufmann, Christiane Klapisch-Zuber,
Nicole-Claude Mathieu, Michelle Perrot,
Eleni Varikas, Serge Volkoff.

Correspondants à l'étranger

Carne Alemany (Espagne), Boel Berner (Suède),
Zaza Bouziani (Algérie), Paola Cappellin-Giuliani (Brésil),
Cynthia Cockburn (Grande-Bretagne), Alisa Del Re (Italie),
Virginia Ferreira (Portugal), Ute Gerhard (Allemagne),
Jane Jenson (Canada), Sara Lara (Mexique),
Bérengère Marques-Pereira (Belgique), Andjelka Milic (Serbie),
Machiko Osawa (Japon), Renata Sieminska (Pologne),
Birte Siim (Danemark), Angelo Soares (Canada),
Diane Tremblay (Canada),
Louise Vandelac (Canada), Katia Vladimirova (Bulgarie).

Abonnements et vente

Tarifs 2000 pour 3 numéros : France 260 F - Étranger 300 F
Les demandes d'abonnement sont à adresser à L'Harmattan
Voir conditions de vente à la rubrique abonnement en fin d'ouvrage
Vente au numéro à la librairie L'Harmattan
et dans les librairies spécialisées.

© L'Harmattan, 2001

ISBN : 2-7475-0455-7

ISSN : 1165-3558

Avertissement aux lecteurs

Afin de privilégier le développement de diverses rubriques comme les notes de lecture ou les textes hors champ, les Cahiers du Genre, à partir de 2001, paraîtront deux fois l'an, tout en conservant le même nombre de pages.

Sommaire

7	Pascale Molinier, Marie Grenier-Pezé — Introduction
21	Judith Butler — Les genres en athlétisme : hyperbole ou dépassement de la dualité sexuelle ?
37	Marie Grenier-Pezé — Forclusion du féminin dans l'organisation du travail : un harcèlement de genre
53	Joan Cassell — Différence par corps : les chirurgiennes
83	Anne Saouter — L'espace homosexué du rugby : le masculin en questions
101	Christophe Dejours — Différence anatomique et reconnaissance du réel dans le travail
127	Débat : À propos des films de Catherine Breillat
143	Notes de lecture
159	Colloque
163	Abstracts
165	Auteurs

Revue publiée avec le concours du CNRS
et du service des Droits des femmes

Introduction

Le corps est un objet insolent. Il ne se laisse pas saisir dans les rets d'une seule approche. Corps biologique, corps anatomique, corps social, corps imaginaire, corps érotique, corps vu, corps vécu : *mon* corps est tout cela à la fois. Chaque théorie du corps est, en ce sens, nécessairement dissectrice. La science met le corps en pièces. Et chacun voit *son* corps à sa porte, pourrions-nous dire. Alors, de quel corps parle-t-on quand on le qualifie de sexué ou de « genré » ? À cette question, de courte tradition dans la longue histoire des théories du corps, il n'est pas de réponse univoque. Et c'est tant mieux. Puisque nous sommes encore à l'orée, assumons l'hétérogénéité des concepts et des théories pour en faire une exigence de travail. Efforçons nous de ne pas réduire le corps à un modèle unidimensionnel, qu'il s'agisse de celui des biologistes, des sociologues, ou des psychanalystes. Il existe « plusieurs corps ». Ainsi le corps des sciences sociales n'est-il pas celui des sciences humaines. Tandis que les sociologues tendent à oublier que *je est un corps*, que le corps est d'abord *mon* corps — lequel est indissociable de mon affectivité, qui souffre, éprouve, désire — les psychologues, de leur côté, oublient que ce corps est socialement assigné, et que si l'on ne choisit pas d'entrer dans les rapports sociaux dans la position de dominée ou de dominant, il nous échoit, en revanche, de nous en débrouiller.

Judith Butler est philosophe, Marie Grenier-Pezé psychanalyste, Anne Saouter ethnologue. Joan Cassell se situe dans le champ de l'anthropologie, Christophe Dejours dans celui de la psychodynamique du travail. Honneur, donc, à la pluridisciplinarité. Toutefois, le corps, en tant qu'abstraction, ne peut être recomposé comme un objet total, réuni à partir de ses différentes facettes, comme s'il s'agissait d'une sorte de puzzle où le

« morceau » sociologique viendrait s'enchâsser dans le « morceau » psychanalytique ou dans le « morceau » anthropologique. *Variations sur le corps*, comme son nom l'indique, n'est construit ni sur l'idée que les auteurs représenteraient chacun un point de vue disciplinaire sur la question, ni sur celle d'une complémentarité entre les différents points de vue exprimés. Le corps imaginaire de Judith Butler est sans intersection avec le corps ingénieux de Christophe Dejours, non plus qu'avec le féminin forclos de Marie Grenier-Pezé. Les justes comportements de genre auxquels les chirurgiennes de Joan Cassell consentent, par amour de la chirurgie, sont des pratiques concrètes où le genre est « négocié », alors que Judith Butler évacue la matérialité de l'athlétisme au profit d'une réflexion sur l'impact des images du corps dans la construction culturelle des idéaux de genre. Inutile de rechercher à tout prix des « passerelles », là où elles ne s'imposent pas. Par ailleurs, la richesse du numéro provient de l'originalité des démarches, délibérément singulières et risquées. Comme si le corps ne pouvait être approché qu'en outrepassant les limites imposées par les corpus disciplinaires, dans un mouvement solitaire de la pensée qui conduit à assumer un *je*.

« Les femmes bougent » a-t-on coutume de dire, à tout bout de champ. Cet énoncé est ici interrogé en un sens littéral, non métaphorique. La domination, on le sait, passe de façon préférentielle par la contrainte exercée sur les corps, et au premier chef par les attaques répétées contre la motricité. Motricité qui peut être contrariée par la violence, certes, mais de façon plus ordinaire et se voulant bienveillante par une disciplinarisation discrète : « Ne bouge pas autant, reste tranquille, tiens toi bien ». Penser le corps avec le genre, c'est propulser sur le devant de la scène un *corps vivant* qui est un corps en mouvement, jamais fixé, et dont la liberté, ou non, est source des mouvements de la pensée.

L'article de Judith Butler représente à lui seul, de ce point de vue, une véritable gageure. Le corps, par d'imprévisibles glissements, s'y dérobe sans cesse à toute tentative d'être en définitive saisi, empiriquement et intellectuellement, toujours excédant, toujours ailleurs que là où on l'attend, bondissant dans l'instant où il aurait paru figé, renversant la monstruosité en esthétisme conquérant, diabolique, s'échappant du cadre, hors norme, hors texte. Objet spéculaire, le corps selon Judith

Butler est singulièrement dépourvu d'intériorité, de même qu'il semble faire fi de sa matérialité, comme des rapports sociaux de sexe. Et s'il s'incarne, c'est avant tout par la chair du texte, vivante et insaisissable comme une peau. Époustouflant exercice de style ? Œuvre réfléchie d'une esthète ? Par le miroitement que lui confèrent successivement le mouvement suspendu du plongeur, la dramaturgie du sport collectif, la force et la morphologie de Navratilova, le corps athlétique est ici doté d'une véritable aura de séduction, troublant, irritant, dérangent. Car la pensée qui tend à produire ce corps se veut elle aussi excentrée. Souveraine, Judith Butler joue son propre jeu, avec panache, allant jusqu'à défier les lois de l'interprétation des textes pour détourner Freud en sa faveur, l'emportant ailleurs, dans ce que l'on pourrait désigner comme une politique du « polymorphisme culturel ». Procédant par coups de force, l'écriture de Butler est volontiers performative. Elle contribue, au moins autant que le tennis de Navratilova, à la jubilante création d'une nouvelle érotique du corps triomphant, affranchi des normes du genre comme il le serait des lois de la pesanteur, ou plus exactement *en suspens*, avant que d'être capturé dans sa chute, et déchu, par la trivialité de la nouvelle norme instituée sur son modèle. Pour Butler, la liberté est un saut de l'ange, génial et aristocratique, sa figure est celle de la femme d'exception.

Certaines femmes ont brisé le tabou lié au genre en assumant une musculature et une force jugées totalement anormales pour des femmes déclenchant une crise épistémique favorable à une modification des catégories de genre. Soit. Mais on objectera que de tout temps, la femme d'exception a existé, et selon l'adage « l'exception confirme la règle ». N'y a-t-il pas toujours eu place dans la catégorie « femme » pour la catégorie « femme d'exception » ? Puisque Christophe Dejours invite à investiguer les formes du courage du côté des femmes, anticipons sur son propos. Où et comment Martina Navratilova a-t-elle trouvé le courage d'affronter les regards normatifs sur sa morphologie et sa technique différentes ? Probablement pas dans les normes sociales en vigueur mais dans son parcours identitaire personnel, transgressif et volontaire, autorisant l'affichage d'une musculature dite de type masculin, mais *surtout vectrice de performances sportives accrues*. Gagner était l'enjeu. Gagner à sa manière. Que serait-il advenu de la transgression du genre si

elle n'avait pas été couronnée de *succès sportif*? C'est la victoire et sa puissance de conviction qui, de toute évidence, ont extrait le corps de Navratilova de la monstruosité. Il semble aujourd'hui admis d'une femme qui réalise des performances sportives que sa morphologie se décale des stéréotypes féminins usuels. Toutefois, en affirmant que : « *Ces corps de femmes, très athlétiques [...] peuvent le temps aidant, constituer un nouvel idéal d'épanouissement et de grâce, un modèle d'accomplissement féminin* », Butler ne tient-elle pas un discours d'exception sur l'exception ? Si l'on redescend sur terre, ne nous en déplaît, on peut s'interroger sur ce que le commun des mortels admire chez Navratilova : assurément son succès, pas sa « féminité ». La « féminité », au sens social du terme, continue de désigner un autre corps que celui de Navratilova, et ce corps de la « féminité », nous semble-t-il, résiste aux transgressions d'exception. Fixé de toute éternité ? Absolument pas. C'est le grand mérite de l'article de Joan Cassell, à nos yeux, de problématiser, à partir de la situation des chirurgiennes, la résistance de la « féminité » comme un artifice mobilisé pour tenir dans le travail.

Concrètement, les femmes décrites par Joan Cassell ont en commun avec les athlètes de haut niveau d'être des femmes qui osent bouger et se servir de leur corps « comme des hommes ». « *Si le chirurgien est un super guerrier, qu'est-ce que la chirurgienne ?* » se demande-t-elle. Une chirurgienne molle, une chirurgienne, qui ne parviendrait pas à solliciter son sadisme et son agressivité, ne parviendrait pas à opérer. Nous y reviendrons à propos de l'article d'Anne Saouter sur les rugbymen — les hommes ont aisément accès à des dispositifs sociaux qui leur permettent de mobiliser leur agressivité, d'apprendre à la contrôler et à en légitimer les manifestations. Cet entraînement à la virilité, qui commence dès la cour d'école, a peu d'équivalent du côté des femmes. Or techniquement, les chirurgiennes doivent être aussi performantes, sinon meilleures que les chirurgiens, mais *a contrario* : vis-à-vis de leurs pairs, les chirurgiens mâles, comme vis-à-vis de leurs subordonnées, les infirmières, elles doivent aussi prouver qu'elles sont des femmes (douces, compréhensives, patientes...), en adoptant ce que Cassell appelle « *les justes comportements de genre* ». Où il s'agit d'abord de rassurer les hommes sur l'ordre du monde, sous peine de se voir exclue de la salle d'opération. Par exem-

ple, pour prouver son allégeance à la « féminité », une « combine » consiste, selon Cassell, à se mettre du rouge à lèvres au bloc, non pas pour le plaisir d'en porter, mais pour s'épargner la souffrance d'être traitée avec mépris comme une non-femme. Devoir, pour s'intégrer dans l'équipe chirurgicale, en passer par la mise en scène de la différence des sexes n'est pas anecdotique au regard de la construction de l'identité. Sauf à considérer que l'on pourrait tricher impunément avec l'image qu'on (se) donne de soi.

Dans un article remarquable intitulé « La féminité en tant que mascarade », la psychanalyste Joan Rivière (1929) s'intéresse à la symptomatologie de femmes exerçant avec talent des activités dites masculines. Rivière donne à la féminité d'abord un sens social, celui d'une adhésion aux intérêts et aux conduites spécifiquement féminines, et ensuite un sens psychique, celui d'une formation réactionnelle fondée dans le renoncement aux désirs de castration sadique : « *Je ne dois pas prendre, je ne dois pas demander, il faut que cela me soit donné* ». On se contentera ici de souligner qu'un tel renoncement est largement sollicité par les activités féminines, tandis que les activités masculines — et singulièrement la chirurgie — mobilisent *légitimement* le sadisme et lui offrent une issue socialement valorisée. Joan Rivière donne, entre autres, l'exemple d'une femme d'une cinquantaine d'années assez bricoleuse qui se sent obligée de dissimuler toutes ses connaissances techniques et de prendre un air naïf et innocent pour faire ses suggestions, dès lors qu'elle se trouve en présence d'un entrepreneur ou d'un tapissier. Elle fait semblant d'être sotte et égarée, alors qu'elle sait exactement ce qu'elle veut et parvient toujours à l'obtenir. « *Dans toutes les autres circonstances de sa vie, cette femme est une personne compétente, cultivée et bien informée, qui mène ses affaires avec un comportement raisonnable sans avoir recours à aucun subterfuge* » (*ibid*, p. 204). Rivière considère la « *féminité mascarade* » comme une défense « *pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance [que les femmes] redoutent de la part de l'homme* » (c'est-à-dire le père dans l'histoire infantile). Il ne s'agit pas de contester cette interprétation mais de souligner que l'angoisse des représailles paternelles pourrait être d'autant plus difficile à dépasser pour certaines femmes que les rapports sociaux de sexe en produiraient fréquemment la répétition. D'une certaine façon, les analyses de Cassell

complètent et complexifient la genèse de la « féminité en tant que mascarade ». Celle-ci ne serait pas seulement un mouvement psychique endogène, elle serait mobilisée par les injonctions adressées par les hommes aux femmes qui transgressent les normes de genre et celles-ci consentiraient à réitérer en partie ces normes en acceptant de « se faire passer pour des femmes » (au sens social) précisément pour pouvoir conserver l'opportunité de transgresser ces normes par ce qu'elles *font* — de la chirurgie, en l'occurrence.

Du côté du personnel féminin aussi, les chirurgiennes doivent répondre à d'autres attendus que les chirurgiens. Selon Cassell, les infirmières accepteraient moins l'autoritarisme de la part d'une femme et feraient preuve à son égard d'une moindre servitude. Il en résulte que les chirurgiennes sont en partie tenues d'inventer d'autres façons de « *manager* » leurs équipes. Ainsi, la préférence accordée à un management de type compréhensif, (« capitaine de l'équipe »), plutôt que de type autoritariste (« roi de la Pampa ») ne s'expliquerait-elle pas par des composantes « naturelles » de la psyché féminine, mais auraient plutôt à voir avec des considérations pragmatiques, c'est-à-dire faire que le travail se déroule au mieux, et nous ajouterons : *en générant le moins de souffrance possible*. Si l'on veut bien admettre la pression qui peut régner dans un bloc opératoire et l'importance des enjeux du travail, en termes de vie et de mort, bref si l'on veut bien admettre que chacun et chacune, dans cette situation, doit s'efforcer, en temps réel, de se comporter de telle sorte que tout se passe pour le mieux et avec le moins de conflits et de fatigue possible, alors on conçoit aisément que les infirmières cèdent à l'autoritarisme des chirurgiens, et que les chirurgiennes cèdent à l'attente qui pèse sur elles d'être « différentes », parce que femmes. Les chirurgiens eux, semble-t-il, n'ont pas à faire le même type de compromis. On constate, du côté des chirurgiens, une continuité entre l'activité et l'identité de genre (*the right man at the right place*), alors que pour les femmes il s'agit de tenir la contradiction entre l'activité et l'identité de genre (*the wrong body at the right place*). Pour les hommes, les contradictions qui surgissent sont externalisées grâce à la division sexuelle du travail. Ce sont les infirmières qui supportent la souffrance du chirurgien, lorsque celle-ci explose en crise caractérielle au bloc opératoire, qui déchargent les corps des chirurgiens de la tension anxieuse en s'ajustant à

leurs besoins (de rire, de silence, de musique, etc.) et, comme le montre Cassell, ce sont elles aussi qui magnifient le geste du chirurgien par une chorégraphie de soumission dont l'asepsie n'est pas un argument rationnel. La valorisation du chirurgien par la soumission du personnel féminin et la prise en charge des gestes ordinaires par les femmes allument tous les feux de la rampe sur la part technique la plus achevée, la plus sublimatoire, la plus éloignée de l'émotionnellement impliquant. Ainsi, les défenses mobilisées par les hommes pour tenir et réussir dans la situation de travail sont-elles soutenues par le travail et par le corps des femmes. Mais à quel prix pour ces dernières ?

D'autres enquêtes ont montré que la soumission exigée par les chirurgiens lors de leurs débordements caractériels est à la source d'une rage contenue et ravalée par les infirmières-panseuses, parce que « *sur la table, il y a quelqu'un d'ouvert* » (Molinier 1997). Lorsqu'on sait que les panseuses se défendent de cette souffrance par des rationalisations partagées qui consistent à « naturaliser » ces débordements en termes de machisme irréductible (en substance : les chirurgiens sont comme ça parce qu'ils sont des hommes), mais aussi à les excuser au nom de l'efficacité du travail — « *autrement, ils ne pourraient pas opérer !* » —, on comprend aussi que les panseuses ne puissent concéder aux chirurgiennes de tels privilèges sans remettre en question l'ensemble de leurs stratégies défensives. Ou bien, il leur faudrait élaborer ensemble toute la rage accumulée. En l'absence d'une telle élaboration, les panseuses attendent des femmes qu'elles provoquent moins de souffrance que les hommes. La légitimité toujours fragile des chirurgiennes au regard de leurs pairs devient ainsi un (petit) levier d'autonomie pour les personnels féminins.

Parmi les femmes qui désirent entreprendre une carrière « virile », certaines parviennent à endurer la souffrance inhérente à la transgression du genre et ont accès à la sublimation, par l'exercice d'activité nobles et valorisantes socialement, à l'instar des sportives de haut niveau et des chirurgiennes. Mais, le succès des ambitions féminines n'est pas toujours au rendez-vous. L'article de Marie Grenier-Pezé expose la clinique d'un échec. À la solitude souveraine de la gagnante, solitude courtisée et admirée, s'oppose la désolation sans gloire de la perdante. Voici une femme qui déjà, dès le départ, ne possède

pas les attributs adéquats. Elle n'est pas ingénieure grande-école, elle est seule avec des enfants. Comme les chirurgiennes, cette ingénieure se veut être « capitaine de l'équipe » plutôt que « roi de la Pampa » ; son concept de l'autorité, dit-elle, passe par la relation, la coopération, la prise en compte de l'autre. Mais ici, dans un milieu entièrement masculin, les stratégies de management se sont radicalisées du côté de la virilité et s'appuient sur des techniques d'évaluation musclées, sur le déni de la souffrance qu'on inflige aux autres, sur le cynisme dans les actes ordinaires. En voulant bien faire, au sens « féminin » où elle l'entend, l'ingénieure pointe les failles de la tâche prescrite élaborée dans les bureaux des méthodes, elle remet en cause les prescriptions et le sens moral de la hiérarchie. Mais son zèle, loin de porter ses fruits, produit l'impression qu'elle ne sait pas se débrouiller avec la tâche à accomplir, qu'elle a besoin de plus de moyens que les hommes. Puisque les hommes sont solidaires dans la communauté du déni, c'est contre le maillon du sexe faible, contre celle qui, à son corps défendant, incarne la vulnérabilité et l'attention aux autres, que va se souder défensivement le collectif de travail, le harcèlement devenant alors inexorablement sexiste. Elle ne sait pas faire, c'est parce qu'elle est femme. On lui confie des tâches de femmes, des tâches jugées sans intérêt. L'effacement progressif du corps érotique est alors à la mesure de la peur éprouvée dans les relations de travail et de l'invisibilité du travail accompli. Coiffure, vêtue, postures, expressivité, toutes les manifestations de la féminité sont réprimées, et jusqu'aux fantasmes. Là où les chirurgiennes empruntent parfois le masque de la féminité, l'ingénieure isolée disparaît en tant que femme¹. La neutralisation du corps érotique dans un mouvement de répression quotidienne convoque inéluctablement la sphère somatique, avec pour cible élective les atteintes gynécologiques. Faire l'hypothèse, qu'il pourrait exister un rapport entre une organisation du travail devenue insupportable et l'apparition de

¹ Un processus de neutralisation de la féminité assez similaire a également été décrit à propos de travailleuses sociales dans un foyer de femmes battues, comme si une des façons de se soustraire à la violence des hommes était de se rendre transparente (Saranovic 2000). Dans ces deux situations toutefois, on constate que cet effacement de la féminité s'instaure sur fond d'isolement dans le travail. Lorsqu'il existe des collectifs de femmes, d'autres stratégies moins dispendieuses pour l'identité peuvent être élaborées.

troubles gynécologiques, ne va pas de soi au regard de la tradition médicale. En effet, si les liens entre fonctionnement mental et désorganisation psychosomatique ont produit des travaux multiples et des théorisations riches, en revanche, nous savons encore bien peu de choses sur les rapports entre la souffrance dans le travail et les formes de décompensations psychosomatiques qu'elle génère. Se pourrait-il que certaines de ces décompensations soient genrées ? À la transparence défensive de l'ingénieure, répond, pour l'instant, le blanc théorique qui recouvre les recherches psychosomatiques quant à la dynamique du travail et du genre.

La contribution de Christophe Dejours éclaire de façon plus précise encore le drame vécu des femmes isolées dans les bastions virils. Travailler, c'est toujours mobiliser une forme d'intelligence spécifique qui trouve son origine dans le corps vécu et se déploie à partir de lui. Or, l'ingéniosité, comme savoir spécifique du corps, est niée par la tradition positiviste du travail. Le positivisme, si l'on suit Dejours, est la forme dominante, savante, de l'idéologie virile. Cette idéologie constitue un vigoureux désaveu de la vulnérabilité du corps et de la subjectivité qui l'habite. Moins cette vulnérabilité est perçue, plus il est possible de s'affranchir de la peur. Dans le travail, du côté des hommes, la référence est constante aux valeurs de force, de courage, d'endurance, d'insensibilité à la souffrance, qui sont toutes indexées à la virilité, à la suprématie des mâles. À la maîtrise technique du réel, à l'infailibilité de la science, on oppose une psychologie spontanée péjorative, les défaillances techniques relevant d'« erreurs humaines ». Les femmes précisément sont jugées plus « humaines », c'est-à-dire moins fiables, plus fragiles, moins rationnelles, plus sentimentales. Ou, pour le dire autrement : les vicissitudes du corps et les états d'âme, ce sont les femmes. Le corps masculin, lui, serait sous contrôle de l'esprit.

Les hommes, selon Dejours, s'approprient les tâches à responsabilité qui impliquent une forte biodisponibilité. L'auteur reconnaît cependant que la biodisponibilité des hommes est largement étayée par le travail des femmes. « *La constance de la performance masculine n'est souvent obtenue que grâce au soutien du corps masculin par les femmes ; secrétaires, panseuses, épouses prenant en charge les tâches éducatives et domestiques* ». Un excellent exemple en est donné

par Joan Cassell, au travers de « *la danse de l'asepsie* », où lespanseuses préparent le corps du chirurgien avant qu'il n'opère. Il semble que Dejours considère néanmoins que la moindre biodisponibilité des femmes — qu'il attribue aux règles, à la grossesse et à la ménopause — aurait une origine plus « naturelle » que la forte biodisponibilité des hommes. L'injustice voudrait que le social accroisse une asymétrie entre les sexes qui serait déjà inscrite dans l'ordre biologique. Une sorte de « handicap naturel », en somme. La biodisponibilité (socialement augmentée par le travail des femmes) dont disposeraient les hommes, versant triomphant d'une liberté des corps, serait opposable aux inconstances et aux indisponibilités du corps féminin.

Il nous semble, pour notre part, important de souligner qu'au regard de l'analyse des situations de travail des femmes, le corps reproductif est, en quelque sorte, l'arbre qui cache la forêt. Car, bien d'autres fonctions corporelles, répondant à des besoins physiologiques élémentaires — boire, pisser, manger à heures fixes, bouger — y sont empêchées. Précisément, comme si les femmes n'avaient pas de corps, comme si leur disponibilité (non étayée, celle-ci) était illimitée. Quant aux gestes de travail sur les postes déqualifiés qu'occupent massivement les femmes, l'expression motrice y est pauvre, limitée à des axes et des plans spatiaux restreints et répétitifs, sans amplitude sensori-motrice. Entre la moindre musculature, dont la « nature » aurait soi-disant doté les femmes et le peu de place que le travail laisse à l'exercice de leur motricité, on comprend le saisissement médusé de tous devant la musculature triomphante de Martina Navratilova ! Mais l'on peut dire aussi *a contrario*, que dans les tâches féminisées du soin et de l'assistance à autrui, les femmes ont maintes occasions de développer des modalités de sensibilité (ce que l'on appelle parfois empathie ou compassion), qui font du *corps subjectif* un médium réceptif au monde, aux autres et aux mouvements de sa propre subjectivité. Si l'on veut contrer le positivisme viril et la domination qu'il exerce sur les corps, encore faudrait-il reconnaître la place du travail dans la construction de ce corps « féminin » et extraire ce travail — qui exige d'endurer la vulnérabilité, la sienne comme celle des autres — de la « nature » des femmes. S'il convient, comme Dejours le suggère, de s'intéresser aux formes de l'héroïsme des femmes, cela ne sera pas sans modi-

fier sensiblement l'idée que nous nous faisons de l'héroïsme. De notre point de vue, ce n'est pas seulement la manière dont les femmes exécutent les tâches, dites « à risques », qu'il s'agit de mieux mettre en visibilité, mais il faut le faire pour toutes les tâches de travail, y compris celles dont on dit qu'elles ne demanderaient pas de courage, comme les tâches domestiques des *athlètes du quotidien*.

C'est aux festivités du corps masculin que nous invite Anne Saouter, des festivités qui embrasent une ville tout entière, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux à la gloire du rugby. Le rugby est l'expression socialement valorisante d'une motricité permettant l'expression canalisée de la violence et de la souffrance infligée au corps. « *Le rugby est un sport de combat dans lequel les corps à corps, dus à la formation des mêlées, des mauls, aux plaquages, sont permanents. Toute une série de rituels dans les vestiaires vise justement à rapprocher les individus de façon inconditionnelle, pour ne former qu'un seul corps, celui de l'équipe* ». Aux corps atomisés des femmes, dans leur triomphe solitaire ou leur isolement mortifère, succède le corps collectif des hommes, dans l'illusion d'être « un » ou « tous pour un ». La solidarité virile est apprise par corps dans une initiation qui demeure foncièrement opaque pour les femmes. Car on ne pourra jamais tout à fait briser les secrets de la « *maison-des-hommes* » (Welzer-Lang 1994) par le dire et par l'observation. La virilité s'éprouve dans le corps, il s'agit d'une expérience charnelle, voire d'une expérience érotique. Selon Anne Saouter, le rugby comporte deux phases, la première étant avant et pendant le match, la seconde étant la troisième mi-temps.

Difficile de ne pas voir à l'œuvre, sur le terrain de rugby, dans ces belles empoignades viriles et musclées, la sollicitation de l'érotique du toucher, du jeu musculaire, du mouvement, de l'agressivité. Si le fantasme génital est construit autour de la rencontre entre deux personnes de sexe différent, le fantasme érotique, lui, surgit de la rencontre entre un sujet et un objet partiel, partie du corps de l'autre ou « instrument », peu importe lequel, pourvu qu'il procure les plaisirs attendus. Le rugby, dès les vestiaires et sur le terrain est donc plus *érotisé* que ne le croit l'auteure même si, comme elle le dit, cette dimension érotisée du jeu est « occultée » par l'ensemble des joueurs. Par ailleurs, que penser des relations sexuelles qui ont lieu durant la

troisième mi-temps ? Les épouses étant exclues : « *Seule la groupie a accès à cet espace masculin pour faire la fête avec les joueurs, partager avec eux une relation sexuelle sans fioritures, dans un but de satisfaction libidinale... La femme de la troisième mi-temps est instrumentalisée* », écrit encore, à juste titre, Anne Saouter. Certes, les zones génitales sont impliquées, mais l'acte sexuel ne renvoie qu'à l'exercice de pulsions partielles sur une femme traitée comme un objet, instrument de partage et de mise en visibilité de la virilité érectile. Ces apprentissages sexués de l'expression pulsionnelle sont *sans équivalent* du côté des femmes, si ce n'est encore une fois, à titre d'exception. Du côté des hommes, se confronter à l'agressivité des autres hommes *par le corps* est l'apprentissage d'une position agressive sadique, légitimée comme un acquis social, qui pourra être réinvesti ailleurs, en particulier dans le travail. Les hommes font corps dans une transgression qui, parce que collective, devient institution. Il y a une noblesse du rugby. Alors que, pour une femme, la mobilisation de ce type de pulsion partielle demeure jugée et dépréciée comme le dévergondage d'une « salope ».

L'étalon de référence demeure le corps masculin dans les normes physiques, morphologiques, physiologiques idéales, dans l'organisation du travail dominante, dans les rapports sociaux de sexe, dans la sexualité. C'est toujours *en contre* que le corps des femmes tente de trouver sa place. C'est bien au travers de l'engagement corporel quotidien que la domination se perpétue, se réitère, mais aussi se déplace. C'est dans l'inventivité de notre trajectoire corporelle, dans la subversion des déterminations biologiques ou sociales que surgit notre part de liberté.

Christophe Dejours soulève la question épineuse et controversée du consentement des femmes à la domination, une question qu'on ne peut éluder, nous semble-t-il. Nous concluons sur ce point. Au regard des femmes de rugbymen, épouses, mères ou groupies, la question demeure en suspens et l'on aimerait qu'Anne Saouter poursuive en ce sens ses investigations. Il semble que Martina Navratilova (ou s'agit-il de Judith Butler ?) ne consente à rien, suivant un itinéraire individuel qui transcende toutes les théorisations et les normes. Quoi qu'il en soit de la réalité, en lisant l'article de Judith Butler, on entend le claquement sec des balles sur le court. Il